

Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse
Band: 5 (1911)
Artikel: Lamennais et ses correspondants suisses
Autor: Roussel, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-119876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lamennais et ses correspondants suisses

Par A. ROUSSEL

QUATRIÈME ARTICLE

Privat à Lamennais.

Genève, le 8 octobre 1834.

Monsieur

Monsieur F. de La Mennais

Monsieur,

Sans guide dans le monde, ne voyant rien de pareil à une Église dans le Protestantisme et repoussé par les abus et les excès du Catholicisme, je lus les paroles de l'*Avenir* (*sic*). Quoiqu'entachées de vues tout humaines, elles firent renaître un rayon d'espérance dans mon cœur. J'admirais vos talents, l'enthousiasme qui brillait dans vos écrits. Je me réjouissais à cette pensée que la société, fatiguée de révolutions, après avoir inutilement puisé dans les citernes crevassées de la philosophie humaine, serait conduite par la force des circonstances à se jeter dans les bras de l'Église du Christ et ne trouverait que là le remède des maux qui la consomment. Votre idée pure et magnanime d'affranchir l'Église du joug des gouvernements et de cette vénalité qui la fait marcher, non comme la lumière, mais comme l'esclave du monde, me faisait espérer que Dieu allait purger son aire (l'Église), que vous seriez peut-être un des principaux instruments dont il se servirait pour cela. Mais vos derniers ouvrages m'ont profondément découragé ; je me suis demandé : Un chrétien peut-il tenir le langage de la révolte, médire

des puissances, s'occuper d'une politique toute terrestre ? Je n'ai plus su que penser de vous. Serait-ce l'ambition déçue, comme vous en accusez vos adversaires ? Non, me suis-je dit. La douleur que lui cause l'abjection de l'Église, l'espérance vaine de voir un retour des peuples au joug du Christ ont égaré l'esprit et la plume, plutôt que le cœur de Monsieur de la Mennais. Il rentrera en lui-même ; il reconnaîtra ce qu'il y a de juste dans la condamnation portée contre ses ouvrages, non seulement par l'autorité ecclésiastique, mais aussi par les chrétiens sincères de toutes les communions. Sa lyre ne résonnera plus que de la voix des Anges ! N'a-t-il pas ravi au ciel ses accords quand il peint la patrie céleste, et parle de l'efficacité du sang de l'Agneau pour guérir la création malade ?

Cher Monsieur, dans mes doutes, j'ai pris un dernier parti : c'est de m'adresser directement à celui qui dans la Chrétienté exerce la charge de Gouverneur Pontife, de lui faire part des recherches sincères d'une âme pressée par le besoin de trouver une Église visible à laquelle elle puisse s'attacher ; de lui exposer avec une humble franchise les plaies de l'Église et les motifs qui retiennent hors du Catholicisme bon nombre d'âmes chrétiennes qui sentent le besoin d'un point de ralliement et qui ont déposé les préjugés d'éducation et de secte.

Ne sachant à qui m'adresser pour faire parvenir sûrement les papiers ci-joints, j'ai pensé que, vous trouvant en rapport avec le Saint-Siège, vous ne me refuseriez pas de les envoyer à leur destination. Je me suis adressé à vous préférablement, parce que j'ai vu que vous sentiez profondément les plaies de l'Église et de la société, et que plus que toute autre personne, vous me paraissez propre par vos vues élevées et votre influence à travailler à la réforme de la Religion, qui, pour le vrai bien, doit s'opérer avec zèle et prudence dans le sein de l'Église, et non comme on l'a vainement tenté en dehors par le schisme au XVI^{me} siècle ; car ne nous abusons point, l'unité des chrétiens est le seul moyen de réaliser les promesses faites à l'Église : *qu'ils soient un, afin que le monde croie* (S. Jean, chap. XVII, 11-21).

Daignez, je vous prie, m'accuser la (*sic*) réception de cette lettre et me faire savoir le plus tôt qu'il vous sera possible, si, excusant mon indiscretion, vous vous chargez d'expédier sûrement les papiers ci-joints.

Recevez l'assurance de ma considération distinguée.

Jⁿ-F^s PRIVAT.

P. S. — Mon adresse est : A M. Privat, aîné, maître de pension au haut des Barrières, maison Heyet, à Genève, n^o 141.

Notes.

Je ne sache pas que Lamennais ait répondu à son correspondant genevois, ni surtout qu'il se soit chargé de sa commission près du Saint-Siège.

Les *papiers* annexés à cette lettre n'ont point été retrouvés.

L'appréciation des *Paroles* est remarquablement juste ; je n'ai, d'ailleurs, aucun renseignement sur le signataire de cette lettre que Lamennais garda soigneusement comme tant d'autres qui, non plus, ne sont pas toujours flatteuses pour son amour-propre.

Andley à Lamennais.

Monsieur

*Monsieur l'abbé F. de La Mennais, au château de la Chênaie,
Près et par Dinan, Ille-et-Vilaine, Bretagne (France).*

Genève, le 2 février 1855.

Monsieur,

Il y a bien longtemps, mon bien cher et vénérable ami, que je n'ai eu directement de vos nouvelles ; il y a bien longtemps aussi que je ne vous ai écrit, mais la cause en est très simple ; j'ignorais votre adresse, vous croyant à Paris, tandis que, d'après les journaux, vous paraissez avoir toujours séjourné à la Chênaie. Oh ! m'auriez-vous donc oublié ? Au milieu de vos tracas, de vos soucis si cuisants, je n'en doute pas, mon souvenir s'est-il effacé de votre âme ? A Dieu ne plaise que je ne (*sic*) vous fasse cette injure, car je sais combien votre cœur est fidèle à l'amitié !

Quant à moi, à mesure que les années viennent, et que ma vie se concentre dans ce cercle d'activité journalière que me fait la nature de mes occupations, je sens aussi se resserrer le lien qui m'attache à vous, et me ressouvenant de vos douces paroles pour moi, je me surprends presque à regretter de n'être pas dévoué à votre vie solitaire, pour en égayer quelques instants. Maintenant surtout que l'éloignement de vos amis, que l'esprit de parti et tant d'autres circonstances vous ont fait si malheureux, oh ! que je voudrais vous voir auprès de nous, égayé par l'enjouement de l'ange que Dieu m'a donné pour femme, et consolé peut-être par les soins de ma piété toute filiale. Oh ! que j'étais heureux dans ma mansarde de la Chênaie dont la vue s'étendait sur les grandes bruyères de la Bretagne, et sur ces bois qui environnent le grand étang !

Sans doute, il y a eu depuis bien des hôtes dans cette petite chambre si blanche, si propre ; il y a aussi bien des changements dans l'aspect de ces campagnes. Vous-même, n'avez-vous pas changé avec les années ? Oh ! oui, ne fût-ce que ce vertueux abbé Gerbet qui n'est plus, je crois, avec vous. C'est avec un sentiment bien réel de bonheur, mon vieil ami, que ma pensée se reporte vers ces lieux et ces temps. C'est une fleur de ma première jeunesse dont je cherche à ranimer le parfum. Je voudrais que tous les temps de ma vie en offrissent de semblables, car cela donne lieu d'espérer et fait du bien au cœur. Aujourd'hui, du moins, que mes jours sont tranquilles, qu'ils se passent au sein d'études solides et agréables, entre l'affection de la famille et les devoirs de ma position, aujourd'hui, je sens mieux que jamais combien vaut le prix de votre amitié si confiante, si profonde.

Ecrivez-moi de temps à autre, je vous en conjure ; écrivez-moi de cœur, de confiance, car j'ai besoin de savoir ce que vous faites et si vous avez lieu d'espérer de meilleurs jours. Oh ! maintenant j'approche de l'âge mûr ; mon âme sera muette comme la tombe sur tout ce que vous pourriez me dire, mais de grâce n'oubliez pas que vous m'avez regardé comme un fils bien-aimé, et qu'un fils a droit d'attendre quelque ouverture de cœur d'un père tendre. Je me plais à rappeler ces rapports, parce que leur souvenir est toujours vivant pour moi, et parce que votre nature aimante vous les rend, peut-être, non moins précieux.

Au milieu du vrai bonheur que la Providence m'accorde, il faut bien que j'aie ma croix à porter : je n'entends plus parler de ma bonne tante Deibeye. Déjà j'ai écrit depuis longtemps sans avoir reçu de réponse. Dieu veuille que la mort ne me l'ait pas enlevée avant d'avoir pu lui procurer ce bien-être que je m'efforce de lui préparer. Oh ! mon ami, priez, priez pour elle, priez pour ma femme, pour nous tous, car il m'en coûterait beaucoup de faire si tôt ce sacrifice. Vous savez ce que vaut cette bonne tante, vous entrerez donc facilement dans mes craintes, et vous demanderez avec ardeur à Dieu de me l'accorder encore pendant quelques années pour environner sa vieillesse de soins et d'attentions.

Comme il est difficile que notre esprit ne s'attache pas à quelque branche d'instruction en particulier, mon goût m'a porté à l'étude de l'histoire du moyen âge, et quoique je ne fasse encore que marcher avec des lisières dans cette voie épineuse, tous les jours je prends plus de plaisir à m'enfoncer dans cette époque intéressante. Or parmi tous les caractères saillants de ces temps, il en est un surtout qui m'a frappé et

séduit : c'est celui de Grégoire VII. Croyez-vous qu'écrire sa vie fût un service rendu à la religion ? Me croyez-vous capable de cette entreprise, vous qui me connaissez si bien ? Ou plutôt n'est-ce pas une chimère de vaine gloire que je poursuis ? Dites-moi bien sincèrement votre avis à ce sujet. Parlez-moi de ce que vous croyez nécessaire à un bon historien, car vos conseils seront précieux pour tous ; pour moi, j'y verrai le langage d'un père.

Encore une fois ne m'oubliez pas, et si Ange Blaize se souvient encore de Sainte-Anne d'Auray, qu'il se rappelle aussi quelquefois

Votre bien affectionné et sincèrement dévoué,

C.-F. ANDLEY.

La Grenade-Eaux-Vives.

